

Mokrar, fut attaché solidement à un poteau, dans l'écurie, et confié à la garde de deux serviteurs dévoués.

On allait partir, lorsque le bruit d'une voiture se fit entendre sur la route.

Quelle ne fut pas sa surprise en apercevant, dans une calèche découverte, le journaliste Briollet en compagnie de trois autres voyageurs.

Sur leurs genoux se trouvait étendue la victime de Mokrar.

—On nous ramène le blessé ! annonça-t-il à Sir William.

Un instant après, la calèche faisait son entrée à la villa des Oliviers.

Transporté dans sa chambre, Marcel, qui n'avait pas encore repris connaissance, reçut les soins immédiats du docteur Leroy.

—La blessure est grave, mais non dangereuse, fit ce dernier. Laissez-moi seul avec le malade.

Sir William descendit au salon, où l'attendaient les voyageurs.

Briollet avait reconnu François Brémond sous ses haillons ; mais mais il s'était gardé de lui adresser une parole.

Le plus âgé des voyageurs se présenta le premier à l'Américain.

—Je suis, dit-il, le vicomte de Borianne, que M. Briollet a bien voulu piloter jusqu'ici. Mes compagnons sont l'un, mon fils, et l'autre, un ami de mon fils, M. Pierre Sorlac, ingénieur civil.

Si William s'inclina et tendit affectueusement la main au reporter.

—Nous venons, dit ce dernier, pour interroger une servante, la veuve Augustine Virieu.

—Elle est ici, annonça sir William.

Les quatre voyageurs échangèrent un regard de satisfaction.

—Il s'agit, ajouta le reporter, d'une enquête d'où dépend l'honneur de la famille de Borianne. Avant toute chose, permettez-moi, monsieur Clakay, de vous poser une question. Avez-vous des soupçons qui puissent vous mettre sur la piste de l'assassin ?

—Cet homme, répondit sir William en montrant François, a arrêté lui-même le coupable.

—Quel est le mobile du crime ? demanda Briollet.

—L'individu arrêté prétend avoir agi pour le compte d'un autre.

—D'un autre qui s'appelle Jacques Brémond ! s'écria le reporter.

Sir William demeura stupéfait. Ce fut à son tour de questionner.

—Vous connaissez donc M. Brémond, que l'assassin accuse effectivement d'être son complice ?

—Je ne l'ai jamais vu ; mais je sais qu'il est capable de tout. Est-il informé de l'arrestation ?

—Pas encore. Il surveille en ce moment des travaux de construction.

—Quand rentrera-t-il ?

—Pas avant midi.

—Nous avons le temps de dresser nos batteries. Où se trouve le prisonnier ?

—Enfermé dans une écurie, sous bonne garde. Voulez-vous que j'envoie chercher la femme Virieu ?

—Rien ne presse.

Mais, soudain, Briollet s'aperçoit que, dans sa préoccupation, il a oublié le pauvre Marcel. Il prie sir William de le conduire auprès de lui.

Tous deux se rendent à la chambre du blessé, qui venait de rouvrir les yeux. Le docteur Leroy les arrêta sur le seuil.

—Notre ami est hors de danger, dit-il tout bas ; mais je crains une forte fièvre. Laissons-le reposer.

Sir William s'empresse de porter la bonne nouvelle à ses enfants. Dans sa joie, Augusta ne craignit pas de se trahir.

—Oh ! père, s'écria-t-elle, remercie la Providence, qui m'a déjà sauvée deux fois. Si Marcel avait succombé, je ne lui aurais pas survécu.

L'Américain eut peine à contenir sa colère. Depuis la catastrophe du Grand Théâtre Symphonique, il n'avait éprouvé d'aussi fortes émotions.

Il rejoignit les visiteurs et les conduisit à l'écurie où se trouvait Mokrar.

Déjà Briollet s'était concerté secrètement avec François sur la meilleure marche à suivre. Ce dernier servit d'interprète pour interroger le coupable.

—Voici ce qu'on attend de toi, lui dit-il en arabe. Tout à l'heure, tu recevras la visite de ton complice, qui ne se croira pas surveillé. Nous resterons cachés dans l'écurie voisine. Ta bonne volonté à nous servir te vaudra l'indulgence de la justice.

François se chargea d'aller avertir Jacques Brémond du crime qu'on venait de découvrir.

—Je l'amènerai dans le piège, assura-t-il. Il viendra tout droit ici.

Parti en voiture avec un guide, il trouva l'ingénieur agronome en plein travail et l'informa qu'il venait le chercher de la part du maître.

Jacques devint blême. Il monta dans la voiture. En chemin, François, simulât à merveille l'Arabe de la basse classe, lui raconta comment il avait arrêté Mokrar et prétendit que sir William était allé relever lui-même le blessé.

—Le maître, dit-il, vous charge d'interroger l'assassin. Ce misérable refuse de répondre. Il fait le muet.

Une immense satisfaction se peignit sur les traits de Jacques.

—Espère-t-on sauver la victime ? demanda-t-il.

—Oh ! non, assura François avec un grand geste tragique.

A peine arrivé, Jacques courut à l'écurie. Il invita François à l'attendre devant la porte, qu'il referma derrière lui, après avoir éloigné les surveillants.

—Imbécile ! dit-il à Mokrar, tu t'es laissé prendre. Ne crains rien. Cette nuit, je te ferai évader. Tu auras les deux mille francs que je t'ai promis. En attendant, continue à faire le muet.

Le misérable achevait à peine ces mots que deux mains de géant s'abattaient sur ses épaules. C'était le maître lui-même le milliardaire dont il convoitait la fortune, qui s'emparait de sa personne.

Il l'aurait assommé sur place, sans l'intervention des trois jeunes gens et du vicomte.

François était entré aussitôt. Par précaution, il fouilla le scellé et lui confisqua son poignard.

—Ces deux hommes, déclara sir William, seront livrés aujourd'hui aux autorités de Gabès.

Briollet demanda pour eux vingt-quatre heures de répit.

—Nous avons besoin de Jacques Brémond, dit-il, pour éclaircir un point de notre enquête. Je désire qu'on l'enferme en lieu sûr et qu'on le confie à la garde du brave à qui Marcel doit la vie.

—J'y consens, dit sir Arthur, mais lorsque ce brave nous aura dit qui il est et d'où il vient.

—Je suis Abdallah ben Aboukr, le Meslem, le caïd du R'hat. Mes ennemis m'ont terrassé et j'ai erré, fugitif, dans le désert. Ma destinée m'a conduit à Gabès. Bientôt, je reprendrai le chemin de l'inconnu. Ma vie touche à sa fin. Ainsi la veut Allah.

Tous s'étaient découverts devant le fameux chef, vainqueur des Touareg, et dont la réputation avait traversé la mer.

L'audace de cet aventurier plaisait à Briollet. Il l'admirait tout en souriant dans sa fine moustache.

—Caïd, dit sir William, ma maison est la vôtre. Restez-y tant que vous voudrez et demandez-moi, avant de partir, les sommes dont vous aurez besoin pour recommencer la lutte.

—Ma vie touche à sa fin, répéta François.

Au milieu du parc, se trouvait une construction récente, établie d'après les plans de Jacques Brémond.

Ce fut là que l'on enferma, solidement garrotté, l'ingénieur agronome, auprès duquel s'installa le fameux caïd, transformé en geôlier volontaire.

Le vicomte de Borianne, dont le front était traversé par une ride profonde, avait assisté à cette scène, ainsi que Maxime et Pierre.

Tous trois attendaient avec une impatience fébrile l'interrogatoire de la Rassajou.

—Laissez-moi faire, le disait de temps à autre le reporter. Nous tenons le louveteau ; la louve est à nous.

Onze heures sonnaient à l'horloge de la villa des Oliviers.

—Messieurs, dit sir William, je retourne auprès de mes enfants. Nous nous reverrons à déjeuner ; car je compte que vous me ferez l'honneur d'accepter mon invitation.

Ils étaient descendus au rez-de-chaussée du pavillon, dans une vaste pièce garnie de meubles rustiques.

—C'est ici, dit Briollet que nous interrogeons la femme Virieu. Je vous serai obligé, monsieur Clakay, de nous le faire amener.

—C'est entendu, et surtout, tenez-la à l'œil si elle est pour quelque chose dans le crime de son ancien maître.

Déjà Césarine avait appris la terrible nouvelle par les domestiques ; mais elle ignorait l'arrestation de son fils. Ce fut en proie aux plus cruelles appréhensions qu'elle se laissa conduire au pavillon du parc.

A la vue du baron de Borianne et de Briollet, qui l'avaient questionnée vainement à Châteauroux, la Rassajou recula, terrifiée. Briollet ferma la porte de derrière.

Le vicomte dardait les regards flamboyants sur la condamnée de l'auberge sanglante.

L'interrogatoire commença.

—Madame Virieu, dit le reporter, savez-vous que Marcel a été victime d'une tentative d'assassinat ?

—Oui, monsieur, et j'en suis atterrée.

Briollet adressa à ses compagnons un regard qui signifiait : " Je ne me suis pas trompé sur les sentiments de cette malheureuse. "

—Nous avons une autre nouvelle encore plus triste à vous annoncer.

La Rassajou fut secouée par un grand frisson. Elle présentait le coup fatal.

Briollet ne lui liassa pas le temps de se remettre.

—Du courage, Césarine Rassajou !

Elle s'entendant appeler par son véritable nom, elle devint blême.

—Du courage ! répéta le reporter : votre fils est arrêté et enfermé dans ce pavillon.

Elle porta les mains à son front et s'écria :